

## La sexualité et les religions

Ce thème m'a été proposé, je l'ai accepté immédiatement et très volontiers parce qu'il est très intérieur aux autres sujets abordés ici. On en parle beaucoup, en général très mal, et je vais aussi en parler beaucoup et sans doute très mal. Ce qui va peut-être vous étonner, c'est que je vais commencer par la danse du ventre, ensuite on continuera par la colonne vertébrale, ce qui est peut-être plus attendu.

La danse du ventre n'est pas ce que l'on croit. En général ce que l'on voit de la danse du ventre est une forme "sous dégradée" très en dessous de ce que l'on imagine, que ce soit en Orient ou en Occident où l'on voit de malheureuses danseuses se trémousser. Or, il m'est aussi arrivé de voir des séances de danse du ventre consacrées à de hauts personnages et ce n'était pas cela non plus, parce que le but principal de la femme était de séduire l'homme par ses trémoussements et c'était aussi le but de l'homme que d'être émoustillé par ces trémoussements. Il y a cependant une danse du ventre dont j'ai gardé le souvenir et qui n'a rien à voir avec le classicisme sexuel de la danse du ventre. Au temps où j'étais étudiant au Caire, il y avait une arménienne rousse qui laissait pendre sa longue chevelure devant elle et qui dansait derrière, c'est-à-dire qu'on ne voyait que les cheveux du début à la fin, et je crois que là, nous sommes déjà engagés dans notre sujet d'aujourd'hui.

En réalité la danse du ventre n'est pas une danse de séduction ou plutôt c'est à la fois une danse de séduction et une danse cosmique. Il y a trois gestes qui en fait correspondent à la grande triade : il y a le geste de l'invocation à la terre, le geste des mains levées vers le ciel, et le geste intermédiaire, qui est le plus fréquent, du cou et des épaules, les bras étendus. Ces trois mouvements, ces trois gestes sont exactement les trois traits qui font le yang, qui font l'empereur en Chine ou qui font l'homme. Ce sont également les trois traits qui font l'homme chez les 9 Bambaras du Mali, ou Damatales, Bandiagara et vous vous rappelez sans doute ces danseurs avec de grands cimiers, les bras étendus. La danse du ventre, avec ses trois mouvements de bras indiquant trois états de l'être, touche à la fois à la séduction et à la cosmologie. Elle touche à la fois au plus privé, au plus intérieur, au plus subjectif aussi de nous-mêmes puisqu'au point de départ il s'agit de séduire, c'est quand même une danse de séduction, mais ce que l'on sait moins c'est que la danse du ventre est une danse cosmique. Les mouvements abdominaux et les mouvements pelviens sont en spirale et ordonnés autour de l'axe que constitue la colonne vertébrale. Donc, chose très inattendue, la danse du ventre est, dans son essence, une danse sacrée. Et je pense immédiatement à une autre danse, celle des temples dravidiens du sud de l'Inde où existait il y a peu de temps encore l'institution de la devadâsî, prostituée sacrée, qui faisait cette danse très hautement codifiée connue sous le nom de Bharatanâtya.

C'est là où je voudrais en venir en commençant avec la danse du ventre et avec le Bharatanâtya : ces deux danses touchent à la fois la séduction de la manière la plus crue, la plus "music-hall" et signifient en même temps une réalité cosmique, transcendante, impalpable. Je crois que là nous touchons au mystère même de la sexualité qui est quelque chose de hautement subjectif, une affaire de peau, une affaire d'odeurs, d'étreintes, où il y a deux subjectivités, deux êtres séparés qui se réunissent et ensemble essayent de constituer autre chose, d'aller au-delà d'eux-mêmes, de se dépasser, d'être à la fois soi et l'autre. Il me semble que les deux danses que je viens d'évoquer, la danse orientale du ventre et celle du Bharatanâtya, sont à la fois des danses de prostitution et des

danses très sacrées. Prostitution, le mot est vite dit. Il faut se défaire des connotations dix-neuvième siècle parce qu'on pense là trop facilement à l'argent, à la multiplicité des clients et à la femme en petite tenue. Ce n'est pas ça. La devadâsî est une prêtresse et la prostitution s'accommodait fort bien de l'état de prêtresse. Cela existait dans la Grèce ancienne et les Mystères d'Eleusis sont très pénétrés de sexualité. Il y avait donc une sexualité innocente mais en même temps une sexualité qui permettait de toucher certaines des fins ultimes de l'être. Ceci est tout différent de la sexualité telle qu'elle était conçue par exemple au dix-neuvième siècle où il y avait d'une part l'hétaïre et d'autre part la mama et la madone et elles ne se confondaient pas. Or, que ce soit la prêtresse japonaise du temple d'Amaterasu, la prêtresse d'Eleusis, la danseuse du ventre orientale ou la danseuse du Bharatanâtya, que font-elles ? Elles miment la déesse-mère, ... ce morceau de terre que nous voyons dans les musées, avec un énorme ventre, de gros seins flasques et pendants, un sexe strié, très marqué, et qui touche à la fois ce qu'il peut y avoir de plus impulsif dans l'animal humain mais en même temps représente la sépulture et la promesse de la renaissance. Fellini l'a perçu et traduit avec ses gros personnages de cirque, qui sont à la fois des matrones et des mamas, témoignant d'une époque de décadence, d'une époque dégradée.

Je vais montrer en quoi ces danses de séduction - et l'on pense évidemment à la danse de Salomé et des sept voiles -, la danse du ventre et la danse du Bharatanâtya font penser à la déesse babylonienne et par là-même à tous les mythes de la Grande Mère. Cela a donné plus tard soit Isis, soit Astarté, soit la Vierge Marie, selon la direction qu'a prise l'initiation. Je voudrais vous raconter une anecdote très personnelle qui nous permettra de faire encore un pas dans les thèmes que nous essayons d'effleurer aujourd'hui. Il y a bien longtemps, je me trouvais au Japon, convié avec des collègues à une réception où il y avait un spectacle de geishas du plus haut niveau. On s'attendait à des merveilles étant donné que ce divertissement était offert par le frère de l'empereur et on se disait : enfin, nous allons voir des merveilles. J'étais très jeune à cette époque et très intéressé par ce qui allait se passer. On attendait les événements. Or pendant toute la soirée, les geishas n'ont fait que pépier comme des petites filles, jouer à des jeux infantiles ou montrer leur culture en fabriquant des poèmes ou en faisant étalage de leur connaissance du cinéma français. Nous étions dans une soirée qui, à première vue, n'était pas érotique du tout. Ces filles ne faisaient pas de strip-tease, elles étaient plutôt collet monté mais peu à peu, j'ai compris que nous étions au comble de l'érotisme. Je me rappelle que la séance a commencé, comme toujours au Japon, par une très longue attente, rien ne se passait. Puis on a amené la première de ces geishas en palanquin à travers le jardin. C'était un palanquin superbe, une scène à la Kurosawa, le palanquin en écailles de tortues, qui descendait le sentier parmi les pierres. Alors on était à se demander : mais comment est-elle ? On a ouvert le palanquin, elle est sortie. Déception ! Elle n'était ni belle ni laide. Elle était tout à fait ordinaire, c'est-à-dire qu'elle ne répondait ni aux critères du beau ni à ceux du laid. Elle était là pour être le violoncelle de l'opération ; c'était la basse continue sur laquelle les beautés qui sont venues après devaient brocher. Vous voyez à quel point la sexualité se sublime, devient érotisme. Ces filles étaient suprêmement belles, mais elles auraient été fades s'il n'y en avait pas eu une pour rappeler comment était une femme ordinaire, c'était elle d'ailleurs qui était la principale, le chef des geishas. Elle était là, elle servait de critère, de référence et c'est autour d'elle que tout le jeu se produisait.

Maintenant, je reverrai toujours le geste de l'une d'entre elles qui à la fin de la séance a cassé une branche d'un petit arbre à fleurs, et l'a planté dans son chignon, dans ce simple geste il y avait beaucoup plus que dans tout strip-tease. On se demande toujours ce qui va se passer à la fin, s'il y en a qui vont rester avec nous, ce qu'on doit faire ? Certaines sont parties, d'autres sont restées ou sont revenues. C'est là le point qui démontre à la fois une civilisation et une érotisation assez puissante de cette civilisation. Une geisha de cette catégorie ne se vend jamais, on ne peut pas

l'acheter, elle se donne librement et gratuitement si ça lui plaît et c'est elle qui prend l'initiative et le fait qu'on paie - et très cher - ne donne aucun droit. On revient à la notion musulmane selon laquelle l'argent ne procrée pas, d'où l'interdiction du prêt à intérêt, l'argent n'engendre pas, ce n'est pas une valeur, ce n'est pas un bien. Il est un emblème évanescent. On respecte trop la femme pour qu'elle soit monnayée. Évidemment on est très loin d'une certaine conception moderne, très loin également de certains émirs du pétrole. On paie le repas et tout ce qu'on veut, mais les geishas peuvent parfaitement s'en aller et faire ce qu'elles veulent, on n'a pas de droit sur elles. La sexualité est un supplément et n'appartient pas au domaine de l'achat, de la vente, de la dépense, elle relève d'un autre domaine intangible, indéfinissable que les japonais appellent le kami et qui est une forme du sacré.

Il n'y a pas si longtemps en Europe, au XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle la femme était avant tout considérée comme un objet, elle appartenait à deux catégories la femme au foyer qui faisait des enfants sans plaisir ou celle qui donnait du plaisir et ne faisait pas d'enfants si possible. Il y avait une dichotomie très marquée et dans une certaine mesure admise. Le principal mérite de la femme au foyer était de bien faire la cuisine, de bien tenir le ménage, de bien élever les enfants. Et puis il y avait l'autre, dont la vie était d'ailleurs souvent assez brève, parce qu'elle était rejetée dès qu'elle se fanait un peu. Elle était là pour amuser le monsieur et récolter quelques bijoux, quelques perles ou ce qui en tient lieu. Dans cette mentalité, la femme et l'homme étaient transformés en objets, destinés l'une à procurer du plaisir, l'autre à donner du prestige et du confort. J'ai d'ailleurs parfois des querelles avec des musulmans, qui disent que tout va parfaitement dans la société musulmane parce que la femme est placée très haut, qu'elle est amplement reconnue comme mère et gardienne du foyer et que c'est là son rôle définitif et absolu. A quoi je réponds que si la femme veut faire autre chose, elle devrait pouvoir le faire aussi. Il y a quinze jours encore on me demandait : "*Pourquoi ne faites-vous pas une émission préconisant le port du voile pour les femmes ?*". D'abord parce que je ne crois pas être assez vicieux pour ça, mais d'autre part, ma réponse a été la suivante : "*Le jour où vous mettrez des voiles, vous, pour aller dans les cafés mauresques on en parlera. Mais pas avant !*".

Dans la société musulmane, on assiste maintenant à certains changements de comportement envers la femme, à une certaine évolution de la sensibilité et aussi des moeurs sociales. Disons que la société de la Sicile, de la Calabre, du Midi de la France ou de l'Espagne ne sont pas tellement différentes. Ainsi, il existe de multiples conceptions des rapports homme/femme depuis la conception sacrée jusqu'à la relation machiste. Et que nous soyions d'une société technocratique ou que nous soyions d'une société où l'âne représente encore la plus grande richesse, nous en sommes presque au même point. Et je n'oserais pas dire - mais ça c'est un sujet pour un autre débat - où est la condition féminine la plus heureuse. Ainsi, j'ai vu des directrices de services aux Nations Unies à New-York, qui finissaient ivres tous les soirs à six, sept heures. Elles étaient, d'une certaine manière, tout aussi paumées que des paysannes yéménites. Alors, est-ce que prendre en main sa destinée dans le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui, mène à autre chose que conduire ses ânes et faire bouillir le riz pour la famille ? En fait, je crois que toutes les femmes et les hommes aussi d'ailleurs sont également perdus et que nous cherchons tous confusément d'autres rapports et avec nous-mêmes et avec Dieu, et avec l'univers. Nous sommes là en train de tâtonner, de chercher une nouvelle définition de l'être humain et on n'y arrive pas.

Je vous avais promis en commençant que nous parlerions également de la colonne vertébrale qui est l'élément essentiel de la sexualité dans les traditions indiennes, dans le tantrisme qui évidemment, lui, donne une place prédominante à la sexualité et plus généralement dans les civilisations traditionnelles. La colonne vertébrale joue un rôle essentiel dans la "tige d'or" chinoise taoïste, dans le

Kamasutra indien où il est dit que c'est l'axe du corps, et qu'il y a une continuité absolue entre la force vitale localisée dans la région sacrée et la force spirituelle qui est non pas dans la tête mais au-dessus de la tête.

La colonne vertébrale est l'objet de beaucoup d'attentions et son massage est l'un des thèmes médicaux, métaphysiques et sexuels les plus répandus dans les civilisations traditionnelles. Donc elle est le lien entre la force vitale, animale et obscure que nous portons, symbolisée à la base de la colonne par la force dans les reins, et le haut, au-delà de la colonne, que la tradition nomme le septième chakra.

Ce dernier chakra ne se trouve pas dans le corps mais nous le portons au-dessus de la tête en couronne. C'est un peu comme les arabesques dans l'art islamique les rapports géométriques de l'arabesque, lorsqu'elle est vraiment très réussie, se trouvent en dehors du dessin, ce sont les prolongements qui apparaissent sur le support. Alors là aussi la force spirituelle est au-delà de nous-mêmes et transcendante, mais c'est elle qui nous fait quand même. Un rapport subtil s'établit entre le dernier chakra, qui est à la fois très personnel, et très impersonnel et la force enfouie au-dedans de nous, le serpent kundalini qui dort au fond de la dernière des vertèbres dans nos reins. Et vous savez que tout l'art sexuel, et aussi l'art yogique cosmique indien consiste à faire remonter le serpent kundalini, du chakra en bas vers le chakra en haut. Le serpent qui signifie à la fois notre vitalité et notre volonté de spiritualité, parcourt toute notre colonne vertébrale, et l'art consiste à réveiller non seulement comme je le dis souvent le tigre qui dort en nous, mais aussi le serpent qui dort dans notre colonne vertébrale. Et j'ai parlé de danse, au début, parce que c'est une véritable danse que celle du serpent qui monte le long de notre colonne vertébrale. Cette colonne vertébrale pour les théoriciens yogis n'est pas une, elle est une bi-unité. Vous avez le oui et le non, le masculin et le féminin, les deux pôles et les Chinois aussi ont développé cela avec le yin-yang. Vous avez aussi dans le caducée les deux serpents qui s'entrelacent. La colonne vertébrale est composée de deux colonnes qui représentent les colonnes d'Hercule et l'on retrouve exactement le même symbolisme dans la Kabbale juive où l'arbre de vie qui est incorporé à l'être humain parcourt les différentes sephiroth. Donc la sexualité est à la fois très intime et très cosmique. Elle est médiatrice et accorde notre rythme le plus secret, le plus intime, au rythme cosmique. Et c'est pourquoi Rûmi a dit un jour : *"Celui qui connaît la force de la danse vit réellement en Dieu, car il sait alors de quelle façon l'amour tue"*. Remplacez d'ailleurs "la danse" par l'étreinte sexuelle et ça va parfaitement.

Il y a donc - pour prendre une comparaison juive - ce thème de l'union des eaux d'en bas et des eaux d'en haut mais il y a également le thème de l'amour sexuel qui à la fois fait mourir et fait vivre.

Une chose me revient en mémoire, qui s'applique aussi à ce que j'essaie de dire. J'ai lu il y a très longtemps un livre devenu un classique "L'Amour et l'Occident" de Denis de Rougemont, paru dans les années trente, et il disait que les Français ont fait de l'amour sexuel, qui est une chose grave, un sujet de gauloiseries et de quolibets, tandis qu'ils ont fait de l'amour sentimental le ressort de toute la littérature depuis Racine jusqu'au roman de gare. Une place énorme a été accordée dans la littérature occidentale à une sentimentalité qui a été surajoutée d'ailleurs à l'acte sexuel. La chose la plus confondante dans les civilisations de tradition authentique, c'est que la sexualité n'est pas accompagnée forcément par une sentimentalité qui va de pair. Vous savez que dans le tantrisme il y a une bipolarité et que l'homme est d'abord passif, immobile, et c'est la femme qui a l'initiative pendant toute la première partie des jeux amoureux. Pourquoi ? Parce qu'il faut que l'homme ait une grande attention, une concentration qui l'empêche de se distraire avec des positions. Et la grande variété de positions dans la statuaire hindoue par exemple, est attribuée à la femme. On voit Vishnu à peu près

immobile parce qu'au début il doit exercer une très grande maîtrise de soi et pendant ce temps autour de lui des shaktis nombreuses prennent des positions très variées. Toute la sexualité asiatique aussi bien indienne que chinoise repose là-dessus, il faut retenir son sperme, le plus possible. Au début l'homme reste là en attente, il reste concentré, il ne bouge presque pas mais dans la deuxième partie des échanges c'est presque le contraire qui se passe. Il manifeste à ce moment là une domination. Les choses sont donc bipolarisées, et on retrouve cette bipolarité en Chine avec les deux notions opposées et complémentaires du yin et du yang. Vous savez que dans le Yi-king les bâtonnets d'achillée que l'on jette au hasard dans un but divinatoire servent aussi à beaucoup d'autres choses, à orienter l'espace, à construire des architectures et à décrire aussi les positions amoureuses. On ne le sait pas assez mais lorsqu'on jette les lignes longues ininterrompues et les lignes courtes, elles ont le propre de servir à beaucoup de choses, elles sont très riches de symboles et l'un de ces symboles est sexuel. Il est évident qu'en Asie la sexualité signifie d'abord tout autre chose que la sentimentalité, et les relations psychologiques ont très peu de part à jouer dans l'union sexuelle telle qu'elle est conçue dans le monde traditionnel.

J'en viens à la notion de mariage. Vous savez que dans nos pays d'orient la sexualité n'a que très peu de chose à voir avec l'amour au sens du roman occidental. On se marie plusieurs fois sans d'ailleurs divorcer, on a droit à quatre femmes et d'autres, ce qui scandalise toujours beaucoup les occidentaux et occidentales. Or le mariage n'est pas fait pour ça - je ne sais pas pourquoi il est fait mais je dis que dans la tradition il n'est pas fait pour ça. Dans le très ancien droit romain, un brocard disait que le mariage est institué *liberorum quaerendorum causa*, pour « chercher les enfants ». Le but était d'avoir des successeurs mâles qui puissent entretenir le feu domestique, l'autel domestique, partir à la guerre et défendre la ville. Donc l'attraction n'avait pas grand-chose à jouer là-dedans.

Le christianisme est venu compliquer encore ce qui était déjà assez compliqué, en jetant la honte, l'opprobre sur l'acte sexuel, devenu l'acte honteux par excellence. Or, la plupart des civilisations ont toujours considéré l'acte sexuel en dehors des notions de péché. Quelqu'un a d'ailleurs dit que le christianisme a beaucoup fait pour affiner les sentiments des amants en introduisant le péché là-dedans et que c'est une invention superbe que d'avoir pensé à ça, car évidemment ça donne des états d'âme beaucoup plus raffinés et plus poussés.

Donc, dans le christianisme c'est plus marqué, mais ce n'est pas absent du judaïsme ou de l'islam où il y a avant tout, disons une conception patriarcale de la famille et une conception machiste des rapports sexuels. En tout cas, dans le bouddhisme et dans le tantrisme, il n'y a absolument pas de péché, il n'y a pas de sentiment ou très peu, à tel point que c'est un signe de modernisation que de sentir le péché ou le sentimentalisme à l'intérieur d'une conscience asiatique.

J'en reviens à cette phrase de Rûmi : "*Celui qui connaît la force de la danse vit réellement en Dieu, car il sait alors de quelle façon l'amour tue*". Vous voyez dans cette phrase très riche que l'amour se trouve mis en parallèle avec la danse, et aussi bien la danse des derviches que la valse avaient cette même vertu. Il y a d'ailleurs une très belle page de Hölderlin sur la valse qui s'achève par une phrase sur la sexualité et sur l'au-delà :

*"Sur l'autel de la nuit, les corps noués tombent et l'étreinte brûle alors comme le feu. Que dure éternelle cette nuit!"*

Et là, Hölderlin a retrouvé certains des thèmes et certains des rythmes que nous avons dans notre littérature, en Orient. Dans le Coran il y a une nuit, la Nuit du Destin, où tout est réputé s'arrêter en

suspens, dans la vitalité immobile qu'elle a au moment de la Création, au moment où la parole divine "soit" retentit. Dans le Coran il est dit : "*Que cette nuit soit bénie jusqu'au lever du jour !*", et Hölderlin : ". . . *que dure éternelle cette nuit*". Vous avez également l'abolition du temps, l'éternité, le lever du jour, la lumière et le passage du temps collés ensemble, comme un accordéon, réunis dans une seule expérience. Ceci est une notion qui réunit la sexualité au sacré et à l'autel et également à la nuit, au feu, à la mort, à la lumière. La sexualité n'est pas une affaire romanesque, c'est une affaire qui touche d'une part la vitalité animale et d'autre part le chakra d'en-haut, le chakra cosmique.

Je vais vous lire également encore une parole de Rûmi :

*"La mort achève l'angoisse de vivre et pourtant la vie est toute tremblante en regardant la mort. Ainsi frémit un coeur lorsqu'il est amoureux, là où s'éveille l'amour meurt le moi, l'obscur despote".*

J'aime beaucoup cette expression d' « obscur despote » appliqué au moi. Il s'agit de tuer le "je-moi" et c'est peut-être l'un des plus grands services que puisse rendre l'amour que de tuer l'obscur despote. Et je dirai qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une expérience mystique, il n'est pas donné à tout le monde d'écrire des vers de Hölderlin ou de peindre un tableau mais il est donné à presque tout le monde d'être amoureux.

Voici encore un mot de Rûmi, un mot très ambigu et très violent :

*"L'amour, ce crocodile".*

C'est quand même très étonnant de comparer l'amour à un crocodile. Il y a là à la fois l'élément de cruauté mais aussi l'élément sacré, car vous savez que le crocodile était l'animal des piscines sacrées des Égyptiens et il était également l'animal empaillé des alchimistes. Le crocodile n'est pas tellement l'animal répugnant qui tue, c'est l'animal qui connaît, c'est l'animal qui sait. En réalité l'amour est ici accolé à la connaissance et on peut le vérifier par le fait qu'Ibn 'Arabî, lui, parle plutôt d'un faisan quand il parle de l'amour dans le *Turjumân al-ashwâq*. Il parle du faisan qu'on installe sur le harnachement du chameau.

Il dit "*Attendez, attendez avant que la caravane ne parte il faut que le faisan à l'oeil fixe (c'est un peu comme le chat) soit monté sur la litière du chameau*". Et après, Ibn 'Arabî explique que le faisan représente l'amour, à la fois l'amour divin et l'amour humain. Là, il ne faut pas prendre l'amour dans le sens qu'il a pris couramment aujourd'hui, ce n'est pas une aventure psychologique, c'est plus simple, c'est une aventure sacrale, un aperçu d'un au-delà mais c'est en même temps une aventure extrêmement charnelle, très sexuelle. on nous dit toujours que l'amour sublimé nous mène très loin, mais on sait très bien que c'est l'union charnelle, désespérée, furieuse, qui peut arriver à nous sortir de nous-mêmes et non pas un amour bienveillant et rassurant.

L'amour est plus bouleversant, plus inquiétant et seule la passion peut amener l'instant fulgurant de l'unité.

Dans la passion intervient non seulement l'imagination, non seulement le sacré mais aussi l'animalité acceptée pleinement, totalement.

Tout en parlant de l'animalité et du sacré, je pensais à la colonne vertébrale, la kundalini qui les réunit.

J'ai commencé par la danse du ventre et le Bharatanâtya des temples et les prostituées sacrées du Japon qui réunissent ces différents aspects dans une existence. Elles ne sont nullement schizo-phrènes, elles le font avec un naturel parfait, absolu. Ce sont des prêtresses qui sont en même temps offertes à ceux qui viennent dans le temple, mais ce sont des prêtresses, elles ont le sens du sacré, et par exemple, l'une des meilleures danseuses hindoues, Bala Sarasvati, était une devadâsî d'un temple. Je l'ai vue quand elle était déjà assez âgée, il y avait une sorte de géométrie dans les gestes qu'elle décrivait en faisant ses mudras. Le mot de mudra est un terme du Yoga mais on le retrouve aussi bien dans la Bhagavad Gita que dans les manuels d'érotisme indiens. Les positions s'appellent des mudras et le mot mudra est constamment employé pour désigner des choses de registres très différents mais qui en réalité sont unies, sont du même registre.

Je parlais également de cette semence réintégrée qui caractérise peut-être par dessus tout la vision traditionnelle chinoise de la sexualité. Ce sont les Chinois qui ont tellement insisté sur cet aspect là parce qu'ils y voient la force vitale. Le fait de la contenir, de l'amener depuis les ténèbres d'en bas jusqu'aux ténèbres d'en haut, et de ne pas la laisser jaillir, est pour eux un moyen de conserver ce qu'ils appellent la vie éternelle. En Chine, il est assez naturel que cette conception de la sexualité se soit très vite accordée avec la recherche alchimique. Les traités d'alchimie chinois se réfèrent sans cesse à des concepts sexuels, et inversement, le concept sexuel est sans cesse lié à des notions comme le chaud, le sec, l'humide. Et la rétention des humeurs, pas seulement du sperme, est très liée au Grand Oeuvre alchimique, au passage de l'oeuvre au noir à l'oeuvre au rouge. Vous avez dans les textes alchimiques une conception où la réintégration de l'être, la rétention séminale, le chiffre trois et la foudre sont mis en parallèle.

En Inde la sexualité est métaphysique aussi, bien entendu, puisqu'elle réunit dans une unité le couple de Purusha et Prakriti, de Shiva et de sa shakti. Cela a été poussé très loin dans le tantrisme tibétain, on voit sans cesse des statuettes de la shakti en train d'enlacer le dieu qui a la tête couronnée de têtes de morts et qui tire la langue. La dualité qui se résorbe dans une unité supérieure est très fortement marquée en Inde.

L'islam a des voies différentes selon qu'il s'agit d'auteurs mystiques comme Djalâl ud-Dîn Rûmi ou Ibn 'Arabî et c'est tout le courant qui a mené à la divinisation de la femme dans le lyrisme provençal jusqu'à Dante et au-delà. C'est une thèse qui n'est pas proprement musulmane mais qui a des racines très profondes, surtout au Yémen où il était presque impossible d'écrire un poème sans faire passer ce thème. Donc il s'agit d'une réalité antéislamique qui a été reprise et codifiée par Rûmi. Les poètes yéménites développaient ce thème dans des vers très émouvants mais Ibn 'Arabî a fait plus. Les il a créé un pont entre l'absolu, la féminité et la divinité et, ce faisant, il a inspiré presque tous les ordres soufis qui ont suivi. Il a inspiré aussi l'Occident et vous savez qu'il y a beaucoup de travaux qui montrent la part d'Ibn'Arabî dans la "Divine Comédie".

La notion chrétienne fait essentiellement de l'amour physique une affaire personnelle, d'affirmation non pas du grand Soi (qu'il meure ou qu'il soit assassiné) mais une affirmation de vitalité de l'individu, et je dis bien l'individu et non pas l'être.

Je voudrais évoquer ici un homme devenu une espèce de légende, Raspoutine. C'était un homme petit et fluet, et pourtant beaucoup de femmes de la Cour en étaient folles, il avait le don de les mettre

en extase en dansant la valse avec elles sur un orchestre tzigane. D'autre part, il était très consciemment et très volontairement un starets de l'église orthodoxe, un adhérent de l'ordre des Khlystis ; donc c'était un homme qui avait une vie intérieure extrêmement forte, qu'il prenait tout à fait au sérieux, et sa vie sexuelle était un aspect d'une quête intérieure, sa vie politique également. C'est le fait de la plupart des hommes qui ont une grande vitalité, ils la projettent sur différents niveaux. On disait d'Averroès dans sa biographie : il avait fortes toutes les facultés de l'âme et surtout la faculté érotique, elle le dominait souvent.

Raspoutine était un homme qui passait une grande partie de ses nuits en prières. La raison pour laquelle il avait un tel prestige auprès de la tsarine est qu'il était le seul à pouvoir arrêter les saignements de son fils hémophile. Et il y arrivait par la prière. Je ne sais pas quelle dose de sexualité il y a dans la prière mais je crois que cela procède de la même kundalini. Je crois qu'entre l'ascèse extrême de la Nuit du Destin et ces quelques propos sur la sexualité il y a un lien. Et entre l'ascèse sourcilleuse de Raspoutine, son cynisme, ses mortifications furibondes, et sa capacité d'arrêter le sang du tsarévitch et sa valse au son de l'orchestre tzigane, il y avait des relations très solidaires, des liens. Ce n'étaient pas des contradictions, au contraire ça formait l'unité, chez Raspoutine cette vitalité gésénique, ce dépouillement de la prière, cette forme thaumaturgique allaient ensemble.

Je terminerai par une citation du Talmud et une phrase du Prophète Mahomet. Le Talmud dit que trois choses participent un peu de l'Au-delà, ce sont le soleil, le sabbat et l'union sexuelle. On comprend le côté léonin du soleil, le côté épanoui du soleil qui fait de lui un symbole de la transcendance, de l'absolu mais dans la lumière glorieuse. Le sabbat dans le judaïsme, qui est un retour à l'ordre, correspond au jeûne, au mois du ramadan pour les musulmans. C'est également en principe une période où l'être se rassemble sur le Soi et laisse de côté toute pensée, occupation de la vie de tous les jours. Alors le sabbat lui aussi participe de l'Au-delà dans la mesure où il est un retour à l'essence de l'Etre, hors du va-et-vient quotidien. L'union sexuelle est ce qui nous permet de sortir de notre condition limitée pour aller un peu au-delà. Le prophète Mahomet le disait d'une autre manière : *"j'aurai aimé trois choses en ce monde : la prière, la femme et le parfum"*. Là il ne parlait pas de l'union sexuelle, il parlait des femmes, ce qui est très différent, et il parlait non pas du sabbat mais du parfum et il parlait non pas du soleil mais de la prière.

Nadjm Bammate